

VIOLENCES ET ÉVÉNEMENTS TRAUMATIQUES EN MILIEU SCOLAIRE

GILBERT VILA*

RÉSUMÉ

L'école est souvent présentée comme un lieu d'agressions fréquentes ou spectaculaires, en particulier par les médias et certains responsables politiques. Si les adultes peuvent être frappés, harcelés et intimidés par des élèves, les victimes et les auteurs seraient surtout ces derniers (80 %), et c'est sur eux que portera notre propos. Au-delà de l'anecdote et du sensationnel, la réalité de la violence à l'école est difficile à préciser, notamment son importance et son évolution au fil des générations. La violence n'est pas un fait de société propre à notre époque, ni aux plus jeunes, mais la démocratisation de l'enseignement et l'importance acquise par les diplômes ont permis sa focalisation entre école et cités. Au-delà d'une analyse des faits, les mesures d'intervention en urgence et de suivi psychothérapeutique en cas de trouble constitué sont ici abordées.

MOTS-CLÉS

école, violence, agression, événement traumatique, suivi psychothérapeutique.

SUMMARY: VIOLENCE AND TRAUMATIC EVENTS IN SCHOOLS

The school is often presented as a place of frequent or spectacular attacks, in particular by media and certain politicians. If the adults can be struck, harassed and intimidated by pupils, victims and authors would be especially these last ones (80%), and it is them that will concern our comment. Beyond the anecdote and beyond the sensational, the reality of the violence at school is difficult to specify, in particular its importance and its evolution in the course of the generations. The violence is not a social phenomenon appropriate for our time, nor for the youngest, but the democratization of the education and the importance acquired by diplomas allowed its focus between school and cities. Beyond an analysis of the facts, the measures of intervention as a matter of urgency and psychological follow-up in case of established disorder are approached here.

KEY WORDS

school, violence, bullying, traumatic event, psychological follow-up.

Les violences scolaires prédominent dans les collèges. La médiatisation a mis l'accent sur des techniques d'éducation parfois "musclées" ou sur des crimes commis par des pédophiles dans la sphère scolaire, qui peuvent constituer autant de sources de psychotraumatisme. Des adultes peuvent être frappés, harcelés et intimidés par des élèves, mais les victimes, de même que les auteurs, seraient surtout les élèves (80 %), bien plus que le personnel. Selon l'Éducation nationale, 240 000 incidents en moyenne sont déclarés par les établissements scolaires chaque trimestre. Une majorité serait d'importance bénigne. Cependant, certaines agressions sont préoccupantes, par leur nature ("jeu" violent, bizutage, agression avec arme, racket) ou leur fréquence sous-estimée (abus sexuel, harcèlement, intimidation ou *school bullying* que nous développerons en raison de sa fréquence et sa gravité). D'autres voient la même augmentation que dans la société en général et chez les jeunes en particulier, comme les vols avec violences.

Selon une étude de l'Inserm⁽¹⁾ portant sur un large effectif (de la 6^{ème} à la Terminale, en CAP et BEP), un élève sur cinq présente des conduites violentes habituelles. Il s'agirait surtout de garçons (28 % des garçons et 14 % des filles), mais on relève la montée de la violence et de la délinquance féminine, contre-pied dans les représentations sociales, qui laisse sans voix les adultes qui la subissent et la supportent... Les "incivilités", les comportements d'intimidation commencent à un jeune âge (on les signale dès la maternelle) et la violence prédomine au collège.

N'IMPORTE QUI PEUT DEVENIR UN AGRESSEUR

Le harcèlement et l'intimidation ne sont pas des comportements prédéterminés chez certains individus ; il s'agit de comportements appris. N'importe qui peut devenir un agresseur si un déclencheur se présente : un sentiment de frustration, une

*Pédopsychiatre, Unité de psychopathologie et d'accueil des jeunes victimes, Centre de victimologie pour mineurs, Hôpital Armand Trousseau, Paris, France

perception erronée, l'influence des pairs, le pouvoir sur autrui ou une occasion de regagner un pouvoir considéré comme perdu. Certains opposent la loi des adultes et "la loi du plus fort", sévissant entre jeunes : ne jamais se laisser faire ! Être dur, être fort pour ne pas subir les dominations ou oppressions des autres. Cette logique vise l'obtention d'une reconnaissance, d'un respect, d'une considération : une identité respectable, crainte et valorisante, obtenue en tissant un "pouvoir urbain de proximité", système de socialisation juvénile régissant les codes comportementaux et l'univers normatif des pairs. Pour conserver sa position réputée et respectée au sein des pairs et jouer dans les rapports de dominance, il faut poser des actes violents, déviant ou délictueux, toutefois cohérents au vu de la "loi du plus fort", dont l'exploit devant témoins semble la règle première.

Souvent issus de milieux défavorisés (mais pas exclusivement), en corrélation avec des difficultés scolaires, les agresseurs sont fréquemment dans la même classe ou année que leurs victimes (30 % sont plus âgés et 10 % plus jeunes). 38 % ont des idées suicidaires et 9 % ont fait une tentative de suicide ; l'environnement familial est violent ou perturbé (famille instable, autoritarisme, violence familiale). Agresseurs (*bullies*) et victimes (*bullied*) rencontrent souvent les mêmes types de problème (dépression, idées suicidaires, parents violents...).

Les mêmes observations sont retrouvées en France et dans l'ensemble des pays industrialisés. La violence scolaire est accrue dans les zones de conflits armés ou de grande instabilité politique. Elle peut prendre une allure dramatique (attentat, prise d'otages, suicide...) (2, 3). Les facteurs socioéconomiques et l'échec scolaire joueraient un rôle déterminant. Les interactions entre victime et agresseur se situent dans l'espace social qui constitue le troisième agent de l'interaction. Au niveau local, la culture d'établissement face au non-respect des règles, aux différences et aux élèves en difficulté joue un rôle important. Le milieu scolaire, parfois dans une actualité dramatique comme aux États-Unis (2), illustre l'intrication des statuts de victime et d'agresseur.

LA VICTIME NE PRÉSENTE PAS UNE PERSONNALITÉ TYPE

Le taux d'agresseurs s'accroît nettement chez ceux qui ont subi des agressions, victimes de violence physique ou surtout de violence sexuelle, en particulier les garçons et les 11-13 ans. La répétition des "victimations" faciliterait le passage à un statut d'agresseur. Selon certaines enquêtes, de 20 à 46 % des victimes

d'agression (*bullying*) ont été ou sont des agresseurs. La victime est aussi susceptible de devenir agresseur et de rencontrer de sérieuses difficultés à s'intégrer une fois adulte (délinquance, trouble psychologique, comportement agressif, difficulté à aller vers les autres, repli sur soi).

Un élève victime ne présente pas une personnalité type. N'importe qui peut devenir victime de harcèlement. Une victime dans une situation peut devenir un témoin lors d'un autre incident et un agresseur en d'autres circonstances. Les enfants qui subissent de l'intimidation sont habituellement plus sensibles, plus réservés et plus nerveux que les autres. Ils se retirent lorsqu'il y a confrontation. Leur isolement social les rend vulnérables, et c'est aussi la conséquence la plus néfaste de l'intimidation. Cet isolement les prive d'occasions d'acquérir et de mettre en pratique des habiletés (compétences) sociales saines.

Selon l'Éducation nationale, 240 000 incidents en moyenne sont déclarés par les établissements scolaires chaque trimestre

Toute la gamme des conséquences est possible pour les victimes de violence scolaire et de *bullying*, des plus faibles aux plus graves (4, 5) : une diminution de l'es-

time de soi, une baisse des notes ou le décrochage scolaire, un sentiment d'isolement, le rejet par les anciens amis, l'inaptitude à se faire de nouveaux amis, des symptômes de stress et d'anxiété (troubles du sommeil, manifestations neurovégétatives, céphalées, douleurs abdominales...), des troubles anxio-phobiques (phobie scolaire, état de stress post-traumatique...), le désespoir et l'impression de ne pas pouvoir s'en sortir, la dépression, les addictions et le suicide... Au Japon, on a montré que bon nombre de victimes de brimades scolaires (*Ijime*) deviendront ensuite des *Hikikomori*, ces adolescents reclus, coupés de leur famille et du monde extérieur.

Enfin, il faut insister sur le fait que si l'école peut être un milieu violent, elle représente aussi un lieu privilégié et même un modèle pour des interventions de crise sur le terrain, ainsi que pour des opérations de prévention, offrant la possibilité de réparation et de progression (6).

LES MESURES D'INTERVENTION ET DE SUIVI

Depuis 1995, des Cellules d'urgence médico-psychologique (CUMP) ont été mises en place auprès des SAMU pour des interventions sur le terrain auprès d'un groupe après un traumatisme collectif (cf. F. Ducrocq, pp. 237-240). Des collaborations avec des unités de pédopsychiatrie ont permis de gérer les incidents collectifs affectant aussi de jeunes victimes. Certains événements gérés par les CUMP concernent spécifiquement

l'école et peuvent faire l'objet d'une prise en charge particulière, comme par exemple un suicide dans une classe, le viol d'une élève ou d'autres violences à l'égard d'élèves ou d'un professeur. Avec une prise en otage d'une classe dans une école de Clichy en 1995, le milieu scolaire a été en France le premier exemple d'application d'une intervention de crise sur le terrain, selon le modèle des CUMP, à l'occasion d'un événement collectif affectant des enfants.

À partir de l'école, outre le débriefing psychologique précoce des enfants impliqués et la rencontre avec les parents, on peut proposer, au sein de la classe, des activités de groupe permettant l'expression verbale et non verbale des enfants au sujet de l'événement traversé (jeux de rôle, écrits, dessins et autres activités d'expression artistique...) afin de surmonter la crise collective. La fréquence, la durée, l'importance et la répétition de violences dépendent de la culture d'établissement et de l'application d'un certain nombre de directives fixées par l'Éducation nationale, en collaboration avec les professionnels impliqués (recherche, santé, justice, police, services sociaux...). Le cas ponctuel affectant un élève ou un groupe d'élèves devrait être l'occasion d'une réflexion étendue aux divers types d'incidents survenus dans l'établissement, aux mesures mises en œuvre, aux relations entre élèves et entre élèves et adultes, permettant, au décours de stratégies d'analyse de l'incident, des aménagements utiles en vue d'une prévention et d'une meilleure qualité de vie dans nos écoles.

Les interventions de crise sont de plus en plus utilisées. À ce jour, la preuve de l'efficacité préventive du débriefing psychologique n'a pas pu être faite, et l'on peut penser que de mauvaises indications ou une technique inadaptée vont jouer un rôle aggravant, élevant le niveau de stress, culpabilisant les victimes et renforçant le trauma. En revanche, il a été montré des effets préventifs significatifs de thérapies brèves à deux semaines de l'événement. Ces interventions psychothérapeutiques précoces demandent à être validées pour les jeunes victimes.

Quand des troubles psychopathologiques sont constitués, il est indispensable de consulter un spécialiste (cf. L. Daligand, pp. 224-227). L'école est un lieu privilégié pour dépister les enfants en difficulté et les orienter. L'essentiel du traitement est psychothérapeutique, avec souvent un temps de thérapie focale, ciblée sur les symptômes de psychotraumatisme, puis une thérapie plus globale visant les failles antérieures et tentant de réinscrire le sujet dans son histoire. Les méthodes les plus employées sont systémiques (c'est-à-dire familiales), d'inspiration psychanalytique ou cognitivo-comportementales, en particulier les techniques d'exposition, de gestion du stress et de restructuration cognitive, les seules validées à ce jour. Une partie du traitement peut être faite en groupe, en particulier pour des événements scolaires présentant une homogénéité du

groupe par l'âge ou le type d'incident. Dans tous les cas, il faut s'assurer que l'enfant a retrouvé, dans son école, une certaine sécurité ; dans ce sens, il est important d'assurer un suivi des cas à distance de l'événement et d'instaurer un dialogue et une collaboration entre la famille et les professionnels de l'école ; dans les cas sévères, un signalement ou un dépôt de plainte doit être envisagé. ■

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- 1 - CHOQUET M, HASSLER C, MORIN D. Violences des collégiens et lycéens : constats et évolutions. Paris : Inserm (U 472), 2005.
- 2 - SCHWARZ ED, KOWALSKI JM. Malignant memories: PTSD in children and adults after a school shooting. *J Am Acad Child Psy* 1991 ; 30 : 936-944.
- 3 - YULE W. Post-traumatic stress disorder in child survivors of shipping disasters: the sinking of the "Jupiter". *Psychother Psychosom* 1992 ; 57 : 200-205.
- 4 - TERR LC. Childhood traumas: an outline and overview. *Am J Psychiat* 1991 ; 148 : 10-20.
- 5 - VILA G, PORCHE LM, MOUREN-SIMEONI MC. L'enfant victime d'agression. Paris : Masson, 1998.
- 6 - VILA G, PORCHE LM, MOUREN-SIMEONI MC. An 18-month longitudinal study of post-traumatic disorders in children who were taken hostages in their school. *Psychosomatic Medicine* 1999 ; 61 : 746-754.